

LES DEUX PEIGNEUSES

H. POURRAT, Trésor des contes, XI, 289-297.

Il y avait une fois, par là-haut, où les monts montent à chevauchons, un habitant de campagne, sa femme et leur fille Marguerite.

Vint un mauvais hiver. La dame n'était pas forte, elle mourut.

*Adieu, ma fille Marguerite,
Vous ma mie et ma chère enfant.
Les regrets que j'ai de mourir,
Ce n'est que de vous seulement.*

Elle savait bien qu'elle pouvait être en peine. Un soir qu'il était chaud de vin, le veuf a décidé de se remarier. Peut-être sentait-il qu'il faisait noir à la maison. Mais avait-il auparavant senti comme il aurait fallu ce qu'était la pauvre sainte femme? Tant que le soleil luit, personne ne le regarde. S'il vient à s'éclipser, chacun le considère.

Enfin, cet homme s'est remarié. Il a pris une veuve qui ne passait pas pour mauvaise, mais qui avait une fille du même âge que Marguerite.

Malheureuse Marguerite, ha, la pauvre innocente ! Sa marâtre a tout de suite brûlé d'envie, de rage, comme un tison d'enfer. La fille qui n'était pas la sienne, elle n'a pas beaucoup tardé à ne la vêtir que de loques, à ne la nourrir que de croûtes et de couennes, et à lui mener du matin au soir la vie dure.

A la charge d'ouvrages, surtout, Tout l'un sur l'autre, et en trouvant toujours quelque autre. Tandis que sa Césarie ! Ha, bonne Sainte Vierge ! A peine si elle l'envoyait jeter le grain aux poules, pour la distraire; ou à l'ombrage, au fond du clos, cueillir des framboises jaunes. Et celle-là, toujours dans la soie, les rubans, pomponnée, mignottée. A son dîner la tarte, à son souper la crème; enfin, vie douce comme satin.

Cette Césarie aurait pu de temps en temps avoir une gentillesse pour la pauvre Marguerite : lui glisser en cachette quelque massepain ou une poignée de bigarreaux; l'aider à couler la lessive ou à balayer la salle basse. Tout au rebours ! Elle aimait trop faire la fière, comme un pou de brebis sur la queue d'un agneau! Elle aurait même monté sa mère contre l'autre, - sa mère qui, Dieu sait, n'avait pas besoin de cela! Car il semblait à la marâtre que Marguerite ne respirait pas sans prendre un souffle d'air qui revenait à Césarie. Faut-il qu'il y ait du mauvais monde !...

La pauvre Marguerite, ce n'était pas vers son père qu'elle pouvait se tourner. Seule, comme au milieu d'un bois. Mais si elle venait à y penser et à pleurer, vite elle se disait: « Je suis M^{elle} Sans-Patience ! » Et elle allait toujours sans se plaindre à personne.

Elle se demandait seulement ce qui l'attendait un de ces quatre matins. Les choses étaient portées à un tel point, qu'elles craqueraient bientôt.

De fait, droit à un mercredi, devant Pâques fleuries, sur les sept heures, tenant à la main le fourgon de fer, la marâtre s'est déchaînée.

« Et toi, dis, Marguerite ? Crois-tu donc continuer à vivre sans rien faire ? Ou tu gagneras le pain que tu manges, ou tu iras mendier sur les chemins, comme les éclopés, les rogneux, les teigneux, les vieilles qui ont le gros cou, tous ces

dolents qui boudent à l'ouvrage. Écoute bien, je vais te donner le tien, et désormais ce sera chaque jour comme ce jour.

Nos sept vaches tu garderas

Et que leurs sept veaux ne les têtent pas !

Sept livres de laine, - les voilà ! -

Bien filées tu rapporteras;

Plus sept fagots de menu bois,

Et chacun aussi gros que toi ! »

La marâtre savait bien qu'en la journée ne se pouvait faire tant d'ouvrage, non, ce ne se pouvait point. Mais elle ne cherchait qu'un prétexte pour cette même nuit, dans le noir des loups et de la peur, jeter dehors la pauvre Marguerite.

« Que tout soit fait ce soir ! Prends-y garde, ma fille ! Sinon tu te mets en peine ! »

Marguerite pan donc, poussant les sept vaches, les sept veaux. Elle va les paître par là-haut, dans la fougère, sous le Pas de la Mule, une pierre marquée d'un signe et qui fait parler d'elle; c'est en bien pour les uns, c'est en mal pour les autres. On dit qu'on y voit venir les fades ...

Marguerite s'assoit là dans l'herbe, sous la pierre. Son petit coeur soupire. Tête basse, mouillant son pouce, elle commence à filer sa laine. Et les pleurs lui déroulent des yeux, gros comme des pois. Ce soir, il lui faudra vider de sa maison. « Ce n'est pas que j'y sois trop heureuse à présent. Ha, ce qu'elle était, cette maison, au temps de ma pauvre mère ... Mais la quitter, et mes vaches, et mon pays de toujours... Aller sur les chemins mendier mon pain, loin de mon père, et de tout ce qui faisait ma vie ... »

Tout à coup, il lui fallait se lever et courir, parce qu'un des veaux voulait téter sa mère vache. Elle revenait, les yeux brouillés de pleurs. Et, quenouille au côté, faisant monter, descendre le fuseau, elle recommençait à filer cette laine. Puis, derechef, vite, tout lâcher, courir après un autre veau ...

Comme elle regagnait le Pas de la Mule pour la cinquième ou sixième fois, en s'essuyant les yeux, elle a eu devant elle une vieille pauvre. Vieille comme cette pierre même, tout encroûtée de mousse grise. Et sa robe bourrue, faite de plus d'effilochures et de déchirures que de drap, semblait de la même année qu'elle.

« Qu'as-tu à tant pleurer, ma mie? a demandé la vieille.

- Bonne vieille, je pleure l'ouvrage à faire, que je ne pourrai faire. Ma marâtre m'a dit tantôt:

Nos sept vaches tu garderas,

Et que leurs sept veaux ne les têtent pas !

Sept livres de laine, - les voilà ! -

Bien filées tu rapporteras;

Plus sept fagots de menu bois,

Et chacun aussi gros que toi.

Je ne suis pas taillée pour faire toute la tâche; ce soir, donc, ma marâtre me chassera de la maison.

- Et si, ma mie, je te demandais de faire par là-dessus un autre ouvrage encore? Ce serait de me peigner? Débarrasser mes cheveux d'une certaine engeance? A moins que tu n'aies trop de dégoût de ces bestioles et de la vieille ? »

Marguerite était gracieuse, c'était la mettre en fête que lui demander un service. Elle prend le peigne, la voilà à peigner.

« Ma mie, ma mie, qu'est-ce qui tombe de ma tête ?

- Ha, bonne vieille, c'est tout or et argent! ha, la merveille ! tout argent et tout or !

- Ma mie, qu'or et argent te suivent ! Que te suivent cet or, cet argent ! »

Il en tombait comme une neige! Et je t'en amène ! et je t'en amène !

Marguerite lui montre ses mains jointes pleines de pièces qui brillaient, de l'argent blanc, tant et plus, et de l'or. Et elle ne voulait pas garder cela pour elle, elle entendait absolument le rendre à la vieille.

« Ma mie, ma mie, mets ces monnaies dans la pochette de ton devantier. Qu'or et argent te suivent, que te suivent cet or, cet argent ! »

Après cela, elle a aidé Marguerite à filer les sept livres de laine, et les pelotons défilaient, défilaient ! Aussi, dans le bois proche, à ramasser tout un faix de bois mort; et les fagots s'entassaient, s'entassaient ...

Les sept veaux, cependant, n'avaient même pas tenté de téter les sept mères. Jamais ne s'était vu bétail de si bonne garde.

Au haut du jour, en grande aise de cœur, Marguerite a ramené les bêtes.

La marâtre, poings aux hanches, l'attendait sur la porte. « Où sont les sept livres de laine ?

- Voici les sept pelotons.

- Que je pèse ... Les sept livres y sont ... Où sont les sept fagots ?

- Voici les sept fagots.

- Que je compte et que je soupèse ... Les sept fagots y sont. Mais as-tu gardé les sept veaux de téter les sept mères vaches ? Certainement, tu ne l'as su ! Et je vais le connaître au lait. Si le lait manque, malheureuse, gare à toi ! »

La marâtre se met à traire, toute grondante, le lait ne manquait point. Du lait à pleines seilles ! Jamais autant de lait ...

Cette terrible femme n'en pouvait revenir. Les mains à cheval sur la ceinture et soufflant dans ses joues, elle regardait cc lait, regardait Marguerite ...

« Tu me ferais voir la lune en plein corps de midi. » Soudain, et sans un mot, elle attrape la petite par le bras, l'entraîne au milieu des orties, - elle, elle avait des bas, et Marguerite n'en avait pas, - en un lieu vague, derrière la chambre à four. C'était pour la peigner, comme elle faisait parfois: faute d'avoir prétexte pour la battre, la peigner à lui écorcher le cuir.

Mais sous le peigne, que voit-elle choir de ses blonds cheveux ? Pièces d'argent et pièces d'or.

Ha, pour le coup ! Elle n'a plus regardé à se piquer les mains, à se piquer même le mufle. Elle a plongé dans les orties : il ne faut pas repousser du pied ce qui vient vous trouver ...

Et je te ramasse, et je te ramasse !

Ensuite, rougissant de colère et de brûlures d'orties, toute gonflée de cloques, elle n'a pas eu de cesse qu'elle se fût fait conter par Marguerite cc qui était arrivé là-haut, au Pas de la Mule.

Simple comme un agneau de trois jours, Marguerite a tout récité, de bout en bout. Mettant même la main à la poche, elle l'en a retirée pleine de pièces d'argent mêlées aux pièces d'or.

Le lendemain jeudi, c'est Césarie, sa fille à elle, que la femme a envoyée là-haut, dans le pacage.

« Donc, à ton tour, ma fille! Je te donne même tâche qu'à l'autre.

*Nos sept vaches ru garderas,
Et que leurs sept veaux ne les têtent pas !
Sept livres de laine, - les voilà ! -
Bien filées tu rapporteras;
Plus sept fagots de menu bois,
Et chacun aussi gros que toi ! »*

Mais c'était dit d'un autre ton. Et elle ne lui donna pas pour sa journée quelque croûte plus dure que caillou, ce fut une moitié de miche tendre, et le chèvretton fait à point.

Atournée, pomponnée, Césarie va garder. En passant par le village, parlote d'ici, flanoche de là.

Enfin, elle arrive à la pierre. Elle s'assoit à son pied, dans l'herbe et la violette, sans beaucoup se mettre en peine des vaches ni des veaux. Elle plante sa quenouille en terre; puis, le nez au vent, les mains nouées autour d'un genou, s'amuse à suivre de l'œil les papillons voletant.

*Parpaïole,
Vole, vole !*

Et elle ramageait cela, tant qu'elle pouvait - seulement elle chantait comme un chaudron percé.

Tout à coup, à un petit bruit qui s'est fait derrière le Pas de la Mule, elle a tourné la tête. Elle a vu là une vieille, si vieille qu'elle avait bien dû naître deux jours avant le monde.

« Qu'as-tu à tant chanter, ma mie? a demandé la vieille.

- Ha, la vieille, je chante, je chante l'ouvrage à faire que pour moi je sais que tu vas faire.

*Les sept vaches tu garderas,
Et que leurs veaux ne les têtent pas !
Sept livres de laine, - les voilà ! -
Bien filées tu rapporteras;
Plus sept fagots de menu bois,
Et chacun aussi gros que toi !*

Oui, je chantais en t'attendant, et ne t'en déplaie, je vais continuer de chanter pour t'aider dans la tâche.

- Et si, ma mie, je te demandais de faire, toi, d'abord, une petite besogne ? Me peigner, débarrasser mes cheveux d'une certaine engeance? A moins que tu n'aies trop de dégoût de ces bestioles et de la vieille ?

- Ha, la vieille, ne pourrais-tu venir toute peignée, sans donner cc dégoût aux personnes ? »

Voilà ma Césarie hargneuse, comme une brouette mal graissée. La vieille cependant avait ôté sa coiffe et défait sa pauvre petite queue de cheveux gris.

« Il y a, jacassait Césarie, sûrement là plus de poux que de poils ! On peut bien d'avance avoir le cœur sur les lèvres ! Enfin, sur la parole de ma mère, pour une

fois, je te peignerai. Mais dis, la vieille, tu n'as pas eu souvent chambrière comme moi ? ... »

Et d'en débiter, d'en chanter! Bavarde comme une barbatelle de moulin; bavarde, mais ricanant et tenant ses distances. Avec une moue d'écœurement, elle avait pris le peigne, s'était mise à peigner. Et tout à coup, ha, la merveille ! Voilà pièces d'argent et pièces d'or qui commencent de pleuvoir.

« Dis-moi, ma mie, qu'est-ce qui tombe de ma tête ?

- C'est tout lentes et poux, la vieille, tout des poux et des lentes !

- Que lentes et poux te suivent, ma mie, que te suivent poux et lentes ! »

Pour écouter ce que chantait la vieille, Césarie était trop à cc qui tombait là. Moins occupée à peigner qu'à envoyer la patte de droite, de gauche, rafler au vol tant qu'elle pouvait une telle pluie de bénédiction. Vite, vite, en la poche de son devantier, remisant cet argent et enfournant cet or. Elle avait seulement la malice de faire de temps en temps claquer les dents du peigne comme si c'était de la mauvaise graine qu'elle écrasait entre ses ongles.

« Ha, la vieille, la vieille, la vieille ! Ha, quels poux, quels gros poux, quelle ribambelle de poux ! »

Mais quand Césarie s'est relevée, les mains pleines de ces monnaies qu'elle avait ramassées dans l'herbe, elle n'a plus vu de vieille, la vieille n'était plus là.

Ma foi, elle ne s'en est guère souciée. Ni d'avoir à filer et à fagoter toute seule. Qu'étaient bien pelotons et fagots en regard de ce flot de pièces? Elle ne s'est pas souciée non plus d'empêcher les sept veaux de téter les sept vaches. Elle aurait pu leur lier des épines au museau, comme font les bergères. Mais tant prendre de soin!

Parpaïole,

Vole, vole !

Elle a chanté, dansé, - chanté faux et dansé sans grâce.

Les choses sont allées comme elles ont voulu.

Au haut du jour, toujours folâtrant, ramageant, Césarie ramène les bêtes.

« Où sont les sept pelotons de laine ?

- Ils sont encore à peloter.

- Et les sept fagots, où sont-ils ?

- Ils sont encore à fagoter. Prends-t'en à cette vieille.

- Et je vois bien que les vaches n'ont pas de pis, tu n'as pas su en écarter les veaux. »

La mère l'attrape par le bras, lui jette une serviette blanche sur les épaules, se saisit du peigne, - c'était dans la maison, maison bien balayée.

« Ha, disait cependant Césarie, ton lait, tes veaux, tes pelotons, tes fagots ne sont pas grand-chose devant ce que je rapporte ! »

Elle met la main à la poche et, comme le lui avait prédit la vieille, l'en tire pleine de lentes et de poux. Tandis que d'autre part, devant sa mère horrifiée, tombaient comme une neige sous le peigne et les poux et les lentes ...

La mère lâche le peigne et se sauve. Moi qui passais par là, je me suis sauvé aussi.

*J'ai couru jusqu'à Berbezit,
Jusqu'à Biribi de Barbarie,*

Mon ami !

Et voilà le conte fini !